

magazine

Le Verbe



GUERRES D'USURE

magazine

Le Verbe

Le Verbe propose un lieu d'expression, de diffusion et d'échange d'idées, dans un esprit de communion avec l'Église catholique. Les textes n'engagent que les auteurs.

CONSEIL DE RÉDACTION

Sophie Bouchard, Sarah-Christine Bourihane, Noémie Brassard, Alexandre Dutil, James Langlois, Antoine Malenfant, François Miville-Deschênes, Laurent Penot - prêtre.

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Benoît Boily - prêtre, Sophie Bouchard, Jean Grégoire, Alexander King, Marc Malenfant et Pascal Proulx.

DIRECTRICE GÉNÉRALE • Sophie Bouchard

RÉDACTEUR EN CHEF • Antoine Malenfant

RÉDACTEUR EN CHEF ADJOINT • James Langlois

RÉVISEUR • Robert Charbonneau

GRAPHISTE • Judith Renaud

MARKETING ET PUBLICITÉ • publicite@le-verbe.com

ADMINISTRATION : info@le-verbe.com

Le Verbe est produit par l'organisme de charité L'Informateur catholique (enregistrement : 13687 8220 RR 0001)

Le Verbe est membre de L'Association des médias catholiques et œcuméniques (AMéCO).



Le Verbe est publié quatre fois par année, est imprimé chez Solisco et est distribué par Diffumag. Port payé à Montréal, imprimé au Canada.



Dépôts légaux :

Bibliothèque et Archives Canada ;
Bibliothèque et Archives nationales du Québec.

ISSN 2371-4670 (imprimé)

ISSN 2371-4689 (en ligne)



Nous reconnaissons l'appui financier du gouvernement du Canada.

LE VERBE

L'Informateur catholique
1073, boul. René-Lévesque Ouest
Québec (Québec) G1S 4R5
Tél. : 418 908-3438
info@le-verbe.com
www.le-verbe.com



PHOTO
COUVERTURE
RAPHAËL DE CHAMPLAIN

Ce magazine utilise
la nouvelle orthographe.

SIGNE DES TEMPS

Antoine Malenfant

antoine.malenfant@le-verbe.com

En publiant un magazine trimestriel (et une revue, 84 pages, livrée par la poste sur demande), il nous est impossible de couvrir l'actualité comme le ferait un quotidien. C'est d'ailleurs pour cette raison que nous déterminons plusieurs mois à l'avance les thèmes abordés afin d'offrir à nos lecteurs un traitement de l'information en profondeur.

Toutefois, je dois admettre qu'un phénomène plutôt étrange – providentiel ? – s'est produit ces derniers temps.

Au moment où nous sortions le numéro sur les Premières Nations à l'hiver 2017, les prises de conscience sur la marginalisation des autochtones faisaient boule de neige partout au pays.

Puis, quand nous lançons notre spécial « Amour libre » l'hiver dernier, le mouvement #MoiAussi prenait une ampleur inattendue, tant ici qu'ailleurs dans le monde.

Enfin, alors que nous attachions les dernières ficelles du numéro que vous tenez entre vos mains, sur le thème de la guerre, les foyers du monde entier assistaient – impuissants – au triste spectacle de l'intensification des bombardements du régime syrien dans la Ghouta orientale.

Que ce numéro, tout comme les précédents, soit reçu d'abord comme un

modeste et solidaire hommage à la souffrance des innocents.

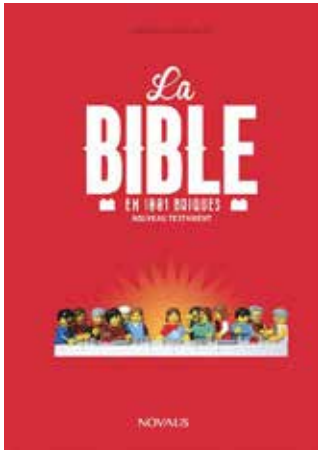
*

Dans cette coïncidence, je vois aussi une occasion de saluer le travail des dizaines de collaborateurs et de bénévoles (115 en 2017 !) qui gravitent autour du *Verbe*. De toute évidence, ils ont la vision suffisamment bien aiguillée par l'Esprit Saint pour lire les signes des temps et proposer des articles et des dossiers toujours plus pertinents pour notre époque.

En page couverture, ce printemps, le photographe Raphaël de Champlain montre le regard de ce vieil homme, visiblement usé par des années de conflit en Irak. Lorsqu'on lit les témoignages rapportés par notre collaborateur (p. 8), on valse entre des sentiments d'horreur et d'espoir. Mais on retient surtout de ces réfugiés une foi inébranlable en Jésus Christ.

Dans ce numéro, vous pourrez aussi lire les témoignages à la fois troublants et lumineux de soldats au corps (p. 4) et à l'esprit (p. 17) brisés par la guerre.

Et dire que moi, pendant ce temps, je me demande quel modèle de robinet Ikea je devrais me procurer pour mon lavabo de salle de bain... ■



BRIQUES FOLLES BRAC

Notre équipe de rédaction ne peut passer sous silence la sortie récente d'un livre complètement déjanté : la Bible.

Mais attention ! Ce n'est pas n'importe quelle version du livre le plus vendu au monde...

Il s'agit, en fait, d'une Bible dont les scènes sont illustrées au moyen des célèbres briques LEGO.

Les scènes inspirées de l'Histoire du salut (dans le tome réservé à l'Ancien Testament) et de la vie du Christ et des Apôtres (dans le tome sur le Nouveau Testament) représentent un véritable travail de moine !

Cette Bible en mille-et-une briques est un formidable exemple d'inculturation – c'est-à-dire l'adaptation de l'annonce de la Bonne Nouvelle à un contexte culturel donné. Ici, dans cette Bible en LEGO, le lecteur est régulièrement déstabilisé par l'*imbrication* d'éléments culturels contemporains au récit.

Par exemple, on voit saint Michel et ses anges qui luttent contre les démons avec des petites kalachnikovs en plastique.

Chapeau, donc, pour le travail colossal, pour la qualité de l'édition et pour les touches d'humour assez bien placées sans être jamais grossières. (A. M.)

Brendan Powell Smith,
La Bible en 1001 briques – Nouveau Testament, Éditions Première Partie/Novalis, 2018.



LES SOIRÉES SPES

Espérance. C'est ce que *Spes* signifie en latin. Et on dirait que notre monde en a besoin.

C'est dans le but de nourrir spirituellement les gens qu'en 2015 l'icône de la pop-spi française, Grégory Turpin, a lancé ces soirées dans un diocèse près de Paris. Au programme de la soirée : prière en musique (louange) et un temps d'enseignement puisé dans la sagesse chrétienne qui se conclut dans le recueillement silencieux.

L'équipe de l'Espace Benoît Lacroix a décidé, l'automne dernier, de s'associer à l'organisation et de mettre sur pied à Montréal une version toute québécoise :

« À Montréal, nous avons la richesse de plusieurs groupes et mouvements jeunesse. Avec *Spes*, on espère se donner des occasions pour se réunir, se ressourcer, et repartir plus forts, grâce à la fraternité vécue et aux collaborations qui pourront émerger. »

Les rencontres ont lieu une fois par mois en la chapelle Saint-Louis de la paroisse Saint-Jean-Baptiste du Mont-Royal. Pour avoir tous les détails des prochaines rencontres, rendez-vous sur la page Facebook de l'Espace Benoît Lacroix. (J. L.)



PÈRES ET REPÈRES

L'Observatoire Justice et Paix poursuit son mandat de porter un regard catholique sur les affaires publiques, la culture et les idées au Québec.

Cet été, il organisera sa deuxième université d'été du **jeudi soir 31 mai** au **dimanche 3 juin**, qui portera sur la question de la paternité : Quel a été le rôle du père ici au Québec et qu'est-il devenu ? Qu'est-ce que la paternité ? Voilà un exemple des questions et des thèmes qui seront traités.

Différents intervenants se relaieront tout au long de ces journées pour faire réfléchir les participants et susciter la discussion : tables rondes, soirée cinéma et poésie, conférences sont au programme.

On peut déjà noter la présence de Jean-Philippe Trottier, philosophe et chef d'antenne à Radio VM, ainsi que de Louis-André Richard, professeur et auteur. Il sera bientôt possible de s'inscrire et de consulter le programme complet à l'adresse suivante : <http://observatoirejusticepaix.org/>. (J. L.)

PORTRAIT



FRANCK DUPÉRE

L'HOMME QUI A VU LA MORT

Photo : Avec l'aimable autorisation de Franck Dupéré

Quand on écoute le caporal Franck Dupéré raconter son histoire, on se sent tout à coup bien apathique et enfoncé dans la ouate d'une petite vie monotone. Son témoignage a de quoi désarçonner nos peurs, nos lâchetés et nos découragements, et pour cause. Survivre à un kamikaze taliban qui s'explode à deux mètres de soi, on s'en doute, fait éclater des pans de vie en mille morceaux et exige une bonne dose de courage pour se relever.

Jusque-là, tout allait bien. Franck, arrivé à ses 16 ans, rêve d'aventure, comme tout jeune de son âge. L'armée devient le lieu tout désigné pour l'ascension, même s'il n'en connaît rien alors, ne venant pas d'une famille où l'on s'enrôle de génération en génération.

Il lève fièrement la main quand on demande des volontaires pour la mission en Bosnie en 2001. Il se promènera alors entre la Bosnie, le Canada puis l'Afghanistan, où il travaille comme fantassin aux opérations psychologiques, un ministère qui sert, en gros, à créer des liens entre l'armée canadienne et la population civile.

La guerre en Afghanistan comporte plusieurs volets. D'un côté, on s'élève à combattre les talibans ; de l'autre, à instaurer des missions de paix. Elle est aussi une guerre non conventionnelle, me raconte le caporal au bout du fil : « Les talibans n'ont pas d'uniformes, n'importe qui peut l'être. Ce n'est pas comme les guerres où l'on est en rouge, et eux en bleu. Tu ne sais pas où est ton ennemi. Durant les missions humanitaires, on se faisait attaquer chaque fois, et c'étaient des gens habillés en civils qui nous tiraient dessus. »

C'est de cette façon qu'un bon jour l'ennemi était là, à côté de lui, sans même qu'il voie son ombre le prévenir. Aurait-il

pu l'anticiper ? Pouvait-il vraiment être préparé à l'épreuve d'envergure qui l'attendait à deux mètres de lui ?

Franck l'était, vraisemblablement : « Je suis quelqu'un qui va espérer pour le mieux, mais se préparer au pire. Je savais que je pouvais revenir sans jambes, par exemple. C'est un réflexe humain de dire que le malheur va juste arriver aux autres, mais pas à nous-mêmes. Sauf qu'on ne peut pas penser comme ça dans n'importe quelle sphère de la vie. Il faut assumer ses gestes. » Il avait bien fait de se préparer au « pire ».

SOMBRE TABLEAU SOUS UN CIEL BLEU

En avril 2011, Franck et ses collègues terminent leur patrouille dans un bazar quand une explosion vive se fait entendre. Les 70 kilos d'explosifs sur le corps d'un taliban placé en embuscade détonent dans cette milliseconde où se joue le destin de deux hommes. Le kamikaze est pratiquement vaporisé, tandis que Franck prend sur lui le contrecoup du drame.

« J'ai été projeté comme un pantin. C'est comme recevoir un train en pleine figure. J'ai décollé si fort qu'en un quart de seconde j'ai atterri quatre mètres

plus loin. J'étais par terre et incapable de bouger. Mon premier réflexe est de constater que ça fait mal. »

Franck n'a jamais perdu connaissance et me raconte avec une lucidité étonnante sa prise de conscience du sinistre bilan. Ses jambes, les a-t-il encore ? Si les billes de métal cachées dans les explosifs y ont laissé des séquelles, il les a toujours – immense soulagement ; mais ses oreilles sont devenues l'abri d'un sourd bourdonnement ; sa langue palpe un accordéon de dents dans sa bouche ; il ne voit plus d'un œil ; il peine à respirer ; son bras gauche est paralysé, et quand il pose sa main droite à son cou, il sent la fin approcher.

« Je voyais un jet de sang en sortir, gros comme mon pouce, à chaque battement de cœur. On m'a toujours dit que, lorsque la veine jugulaire est sectionnée, c'était pas mal fini. J'ai baissé la main et, au lieu de me débattre comme un diable dans l'eau bénite, j'ai simplement regardé le ciel bleu éclatant. Je me disais que ça allait me manquer. »

« Je n'étais pas fâché de mourir, même si j'étais déçu, car je me disais que nous avions une mission dans la vie et je pensais qu'elle allait être plus grande que faire partie des statistiques sur les morts en Afghanistan. »

Dans ce corps en lambeaux, le militaire qui a sacrifié sa vie a toujours son âme pour contempler le ciel. Dans une prouesse d'abandon, il examine sa vie devant la mort qui lui tend la main.

« J'étais content, car je ne partais pas avec de l'amertume au cœur. Étant jeune, je me suis toujours dit que je ne voulais pas mourir avec des regrets. J'ai toujours vécu ma vie en fonction de ça. Si j'avais fait une erreur, je m'excusais. J'ai essayé de ne pas manquer de respect à mes parents, de ne pas être en chicane avec ma mère pour une histoire de rideaux et de faire passer les autres avant moi. J'ai essayé d'être une bonne personne. Je partais avec tranquillité. »

Une seule minute s'est écoulée entre le moment où Franck est en pleine méditation métaphysique et celui où huit hommes lui sautent dessus pour lui poser des garrots en urgence et procéder à une trachéotomie à froid pour le faire respirer par la gorge.

Dans l'hélicoptère qui le conduit à la base internationale de Kandahar, Franck comprend dans le regard de son ami qu'il a piètre allure. Il l'agrippe par le collet pour lui dire ses adieux : « Réginald, je suis content de t'avoir connu. »

CINQ JOURS PLUS TARD

Franck se réveille à la suite d'un coma artificiel, complètement perdu, ne sachant pas pourquoi il est en Allemagne. Le médecin entre dans sa chambre. Il regarde son dossier, regarde Franck, regarde son dossier et regarde Franck, qui lui esquisse un sourire avec ses appareils orthodontiques. « Tu sais que t'aurais dû être mort ? On ne comprend pas que tu aies tes bras et tes jambes. Tu étais trop proche de l'explosion. C'est vraiment un miracle. »

« Qu'un chirurgien utilise le mot "miracle" ? C'est extrêmement rare », reconnaît Franck.



Le médecin lui apprend, loin de ses proches qui ignorent son état, le décompte des blessures qui lui rappellent à quoi il a survécu. Avec un tympan perforé, un œil en moins, un bras paralysé, des contusions pulmonaires, 14 fractures à la mâchoire, le crâne fracturé et près de 200 cicatrices sur le corps, sa vie ne sera plus la même. Mais ses limitations ne l'empêchent pas d'avancer et de déployer sa force intérieure. Bien plus, elles le propulsent davantage. Tel est l'autre « miracle » : la persévérance de Franck à garder le moral.

« Où est le coin fumeurs ? » demande-t-il au médecin, comme si de rien n'était. Fumer avec des contusions pulmonaires ? Pour le spécialiste, c'est hors de question, autant que se lever du lit, vu l'état de ses jambes. La détermination de Franck et « sa tête de cochon » n'entendent rien. « Ce n'était pas le bon jour pour arrêter de fumer, et je le lui ai fait comprendre », me raconte Franck avec humour.

« J'ai décidé de me lever, et le docteur ne l'a pas trouvé drôle. J'enlève la sonde urinaire et le soluté du bras

gauche, je décide de me lever et ça me fait vraiment très mal. J'avais des larmes de douleur. Mais je ne voulais pas abandonner, donc j'ai commencé à ramper sur le mur.

Le prêtre me regardait en pensant que j'avais perdu la raison. Il m'apporte une marchette. Je décide d'aller au coin fumeurs, à l'autre bout de l'hôpital. J'ai marché 800 mètres pour aller quêter une cigarette. Mais moi, ce n'était pas une cigarette que je voulais, mais sentir que je participais à ma réadaptation, même si ça faisait mal. Je voulais me sentir libre. »

Un pas à la fois, Franck avance vers une liberté qu'il découvre plus solide que sa santé chancelante. Il marche tous les jours dans tout l'hôpital même s'il boite, même s'il a la tête enflée, la moitié du visage déformé et un œil qui lui sort de l'orbite. Rien ne peut l'arrêter. Il conquiert peu à peu l'équipe médicale, qui reconnaît en son caractère une voie de guérison. Il reçoit même une lettre de recommandation de l'hôpital pour son dévouement comme patient.

« Quand je déambulais tout pété et que je marchais comme le bossu de Notre-Dame dans l'hôpital, j'ai croisé un prêtre américain que je n'ai vu qu'une fois. Il m'a dit une phrase qui m'a fait un impact : "Toi, si tu es encore en vie, c'est que ta mission n'est pas encore finie." Puis il est parti. J'y crois qu'il n'arrive rien pour rien. »

LA DEUXIÈME VIE

Franck rentre d'Allemagne deux semaines plus tard pour être hospitalisé à Québec pendant deux mois. Il subit 25 opérations et doit réapprendre à marcher, à parler, à conduire, et aussi à accepter la nouvelle apparence que son miroir et les personnes qu'il croise lui reflètent.

« Je regardais mon œil, mes cicatrices fraîches de bord en bord de mon cou et

je me disais que ça allait prendre un bout avant que je rencontre quelqu'un », me raconte Franck, devenu célibataire peu de temps avant de partir au front. « Puis j'ai reçu des coups durs de méchanceté. »

« Quand tu as un œil qui sort de l'orbite, ce n'est pas très esthétique. J'avais juste hâte de passer inaperçu, je ne voulais pas être beau, mais je voulais arrêter d'être affreux. Un jour, dans l'ascenseur, deux filles se sont dit entre elles – et je les ai entendues clairement : "Regarde son œil, c'est vraiment dégueulasse !" »

Se faire dévisager avec dégoût, Franck ne l'a que trop expérimenté. Il aurait pu se vexer, réagir avec véhémence, renvoyer l'insulte pour l'insulte ou se laisser abattre. Mais non.

« Tout ça, c'est une question de perception. J'ai décidé d'être content de ces commentaires. Je savais que j'allais avoir un œil de verre de toute façon, mais j'étais content de le vivre pour savoir ce qu'un enfant qui a des difficultés congénitales endure toute sa vie, par exemple. »

« Quand je me faisais présenter une fille ou que j'allais l'aborder, si elle me regardait en me disant que je n'étais pas assez beau, moi je le voyais comme un service rendu. Si, pour elle, la seule chose qui importait, c'était le critère physique, je ne voulais pas avoir cette personne dans ma vie. Je voulais quelqu'un qui m'aime pour qui je suis. »

Les yeux fixés sur la vraie valeur de la vie, là même où pourrait briller si facilement son absence, Franck est un homme heureux, car il voit le verre d'eau à moitié plein.

« Je suis malchanceux d'avoir sauté, mais mes blessures ne sont pas si pires. Il me manque un bras, mais j'ai l'autre, j'ai encore mes deux jambes, j'ai perdu un œil, mais il m'en reste un. »

Puis Franck a fini par trouver sa femme, et l'a épousée.

*

Un an après l'explosion, presque jour pour jour, le caporal grimpe avec une seule main l'une des plus hautes montagnes au Népal. Au sommet des 6500 m, il a dans son sac à dos le foulard du taliban, celui qui est à l'origine de toute cette histoire, que des militaires lui ont rapporté à la suite de l'accident.

Au bout du fil, je ne peux cacher mon étonnement. « Euh... mais comment ça ? »

Franck, égal à lui-même, me répond simplement : « Je ne suis même pas fâché contre le taliban, je n'ai pas eu de haine envers lui, je suis plus malheureux pour lui, parce que c'est lui qui est mort. C'est comme si je voulais faire un pied de nez au destin : "Vois, tu as essayé de me tuer, mais tu m'as rendu plus fort." »

« J'ai apporté son turban sur une des plus hautes montagnes du monde en me disant que j'ai plus gagné que perdu. Ce que j'ai perdu en mobilité, je l'ai gagné en débrouillardise ; ce que j'ai perdu en beauté, je l'ai gagné en sagesse. »

La vraie ascension est spirituelle. C'est ce dont témoigne Franck aujourd'hui par ses conférences dans les écoles et, surtout, par sa vie.

« [Non, Franck], ta mission n'est pas encore finie. » ■

Sarah-Christine Bourihanetravaille comme journaliste indépendante depuis 2013 pour divers médias catholiques et est membre du conseil de rédaction du *Verbe*. Elle s'intéresse depuis peu au documentaire, ce qui l'a conduite à produire un premier court-métrage dans le cadre des Laboratoires de création chez Spira.



ENTRE MOSSOUL ET AMMAN

L'EXIL DES CHRÉTIENS D'ORIENT

Texte et photos : Raphaël de Champlain / SOS-Chrétiens d'Orient
raphael.dechamplain@le-verbe.com

Lorsque je voyage, j'aime me frotter à différentes communautés chrétiennes pour apprendre leurs traditions et connaître la réalité concrète de ces frères et sœurs. Je chérissais l'idée d'aller à la rencontre des chrétiens d'Orient depuis un moment. Je voulais rencontrer les gens et voir les visages derrière les statistiques présentées dans les médias.

Lors d'un récent périple, j'ai eu la chance d'être accueilli dans plusieurs missions de l'organisme SOS-Chrétiens d'Orient en Jordanie ainsi qu'en Irak. Des rencontres marquantes m'ont permis de comprendre ce qu'ils ont vécu ces dernières années, d'écouter leurs rêves, de prier à leur côté et, par le fait même, de tisser des amitiés.

L'Irak, pays d'Abraham, est un berceau de l'Église primitive. On y comptait plus de six millions de chrétiens au début du siècle. Aujourd'hui, l'Irak compte seulement 200 000 chrétiens. Chaque guerre qui frappe la région entraîne une vague supplémentaire d'expatriation chez les chrétiens.

Mes premières rencontres ont lieu à Amman ([photo page précédente](#)), en Jordanie, là où je rencontre un grand nombre de réfugiés irakiens ayant fui à la recherche de sécurité. Ils sont en transition. Si un avenir leur est promis dans un pays du Nord, certains parmi eux patientent depuis plusieurs années. Leur statut de réfugié ne leur permet pas de travailler, ce qui complique la situation de beaucoup de familles; ils vivent dans des logements précaires, parfois insalubres. La plupart ont quitté leur foyer à la hâte, dans la nuit du 6 août 2014, lorsque Daesh a envahi la plaine de Ninive.

LES RUINES DE BARTELLA

Cet homme ([photo 2](#)) et sa famille viennent de Bartella, près de Mossoul; ils viennent d'arriver à Amman depuis moins d'un mois. Son fils est peintre en bâtiment et lui était chauffeur de camion à Mossoul.

En 2005, alors qu'il faisait un transport de biens périssables entre Mossoul et Bagdad, un escadron de Daesh l'a suivi et a essayé de l'arrêter. Il savait pertinemment que, s'il s'arrêtait, il serait tué sur-le-champ à cause de sa foi en Jésus Christ. Les djihadistes l'ont poursuivi et ont commencé à tirer sur la porte du camion; il a reçu une balle dans la jambe. Sachant qu'il y avait un point de contrôle policier douze kilomètres plus loin, il a continué son chemin malgré la douleur. Lorsqu'il est arrivé au *checkpoint*, ses assaillants ont pris la fuite et les policiers l'ont immédiatement conduit à l'hôpital.





3

Comme de nombreux chrétiens, ils ont dû fuir la plaine de Ninive en 2014.

Ils sont allés à Dahûk et sont demeurés dans une église pendant trois mois. Puis, ils se sont rendus dans un camp de réfugiés. Après la libération de Bartella, on a appris à cet homme que sa maison était complètement détruite.

Toute la famille s'est donc déplacée vers Bagdad – où il n'y avait rien pour eux, aucun secours. Ils ont ainsi poursuivi leur route jusqu'en Jordanie. Les conditions dans les camps sont très difficiles (**photo 3**). Ils ferment toujours le chauffage pour limiter la consommation de gaz, et l'eau chaude est disponible seulement une fois tous les sept jours pour que tous puissent se doucher. Nous terminons la rencontre par une prière.

Une autre famille rencontrée dans les camps a vu, sur une chaîne de télévision locale, que leur maison avait été détruite par Daesh. Ceux-ci ont ensuite

habité durant deux ans dans des roulotte, dans des conditions lamentables : six ampères leur sont attribués – à peine suffisant pour tenir une ampoule allumée –, pas d'eau chaude, des toits qui coulent, des matelas qui prennent l'eau.

Je leur demande si, malgré l'attente d'être acceptés par les services d'immigration d'un pays du Nord, ils ont perdu espoir. Ils me répondent : « *InchAllah* » – à la grâce de Dieu !

Un membre de leur famille, à cause de difficultés de mobilité, a dû rester en Irak, ne pouvant effectuer la longue marche de huit heures lors de la fuite nocturne du 6 août 2014.

Quand les hommes de Daesh sont arrivés, ils l'ont bien nourri les premiers jours, avant d'exiger sa conversion à l'islam. Lorsqu'il a refusé, ils lui ont coupé les vivres et il est mort de faim dans le jardin derrière la maison familiale, là même où on l'a enterré.



4



5

LA PAIX D'HANNA

Une grande partie de la mission de SOS-Chrétiens d'Orient en Jordanie est de venir en aide aux familles réfugiées. Malgré les nombreuses demandes d'aide formulées, les membres de l'organisme prennent bien le temps de rencontrer chaque personne à son domicile, très souvent, de partager avec eux le café irakien ou le chai (thé irakien). Ces rencontres se terminent par une petite prière, tournés vers les nombreux objets religieux qui ornent ces appartements vides (**photo 4**).

Hanna (à gauche sur la **photo 5**) et son mari, mécanicien, ont deux enfants, maintenant jeunes adultes. Ils sont syriens catholiques. La femme de Bagdad garde précieusement une icône de sainte Rita, patronne des causes désespérées. Quand elle l'invoque, elle se sent capable de lâcher prise et de retrouver la paix.

Son mari a quatre frères morts à la guerre de 1980 à 1988, un autre est disparu depuis 25 ans, un autre encore a été prisonnier de guerre durant douze ans, torturé tous les jours.

Leur fils de 22 ans n'est pas très scolarisé : l'école qu'il fréquentait a explosé à quelques reprises. Hanna, ayant trop peur pour son fils, l'en a donc retiré.

« Là-bas, quand vous êtes chrétiens, me confie-t-elle, vous êtes toujours persécutés. Vous êtes des citoyens de deuxième degré, c'est constamment dangereux pour votre vie. » Elle me raconte aussi que, dans l'église de leur quartier, en Irak, il y a eu une fusillade en 2010 et les assaillants y ont abattu un bébé seulement parce qu'il pleurait.

Hanna me rapporte que, alors que son cousin se promenait dans la rue, un homme à bord d'une voiture l'a interpellé et lui a demandé sa carte

d'identité. Voyant, sur sa carte, qu'il était chrétien, on l'a tué sur-le-champ. Les membres de la famille avaient peur de récupérer le corps, craignant d'être abattus à leur tour s'ils le touchaient ou le couvraient.

Le frère d'Hanna, qui a cinq filles, habitait le quartier de Dora à Bagdad. Des hommes de Daesh sont entrés chez lui et ont exigé qu'ils quittent les lieux deux heures plus tard, en laissant tout dans la maison, sinon ils prendraient les filles comme esclaves sexuelles avant de se débarrasser du reste de la famille. Pour Hanna, ça s'est passé de manière comparable : des gens sont venus chez elle et l'ont menacée ; elle a dû s'enfuir avec pour unique bagage les vêtements qu'elle portait ce jour-là.

« L'Irak n'est plus un pays où les chrétiens peuvent vivre, on s'y sent comme des étrangers, constamment humiliés »,



6

me répond-elle lorsque je lui demande si son pays lui manque.

Certains Irakiens sont prêts à partir pour n'importe quel pays ; ils ont vu et vécu des choses trop dures. « Souvent, lorsqu'il y avait des explosions près de notre maison, on retrouvait de la chair humaine sur le toit. Une bombe a explosé devant notre porte, au milieu de la nuit, et on a retrouvé la porte à l'autre extrémité du jardin. La façade de la maison était criblée de balles et d'impacts d'explosions. »

Devant tant de souffrances, on pourrait comprendre que vienne la tentation de renier leur foi pour acheter la paix. « Non ! Impossible ! Je crois vraiment que Dieu m'a permis de vivre cela pour que je puisse me rapprocher de lui. À travers tout cela, on devient très libres et détachés de toute chose. Si un jour on me prend ma voiture ou ma maison, cela ne change rien à qui je suis, Dieu

est encore à mes côtés. Il me dit de ne pas me faire des trésors sur la terre, mais dans le ciel.

« Avant, j'avais deux maisons très bien meublées et deux magasins. J'ai tout quitté. Et maintenant, je n'ai que cet appartement de deux pièces où l'on vit à cinq, que je loue dans un pays étranger, où l'on vit au jour le jour. En Irak, on fait souvent la blague que ce qui appartient aux chrétiens, tout le monde peut le prendre sans que ce soit un vol ; on se fout de nous. Nous cherchons maintenant une nouvelle terre. »

POUR LE PETIT FARIS

Un couple et ses huit enfants nous accueillent pour le dîner.

Le 6 août 2014, ils sont partis eux aussi de Qaraqosh en sachant que Daesh arrivait (à minuit et demi dans

la nuit). Le père de la famille (**photo 6**) se rappelle qu'il y avait beaucoup de monde sur la route. En direction d'Erbil, sa femme enceinte et ses enfants à bord, la voiture est tombée en panne à cause de la pompe à essence. L'homme me raconte que, devant l'impossibilité de la réparer, il s'est mis à prier et que la voiture s'est remise en marche.

Une fois arrivés à Ankawa, en banlieue d'Erbil, on leur donne une tente et ils dorment dans un jardin. Sans le sou, ils décident d'ouvrir un petit magasin de valises au bord de la route.

Ils sont présentement à Amman depuis environ un an. Le plus jeune, Faris, est né en exil, en 2015. L'accouchement a coûté quelques centaines de dollars – une somme faramineuse pour cette famille qui survit tant bien que mal depuis que le petit commerce de valises est parti en flammes.



Un des garçons, Andrew (15 ans), ne va plus à l'école. Il est vendeur de matelas et, parmi la fratrie, il est l'un des seuls à avoir trouvé un emploi – au noir – pour aider son père à subvenir aux besoins de la famille.

L'HORREUR

En traversant le camp, je fais la rencontre d'une autre famille de réfugiés. Le père est chauffeur de taxi et, en 2008, l'un de ses frères est dans l'armée irakienne (constamment talonnée par Daesh). Alors que son frère vient le visiter, les hommes de Daesh l'apprennent et frappent à sa porte. Lorsqu'il ouvre et les voit, il fait signe à son frère de s'enfuir par la porte arrière. Les agresseurs cassent la porte et menacent son vieux père en braquant un pistolet devant son visage. Un des hommes bouscule sa femme, qui tombe au sol. Elle a, dans ses bras, leur enfant de deux mois. La petite fille subit un traumatisme crânien auquel elle ne survivra pas.



Les combattants prennent ensuite le père, le battent violemment et l'emportent dans le coffre de la voiture. Il est torturé et battu à coups de barre de métal, et ses deux bras se disloquent. Les hommes de Daesh décident de l'exécuter, mais attendent tout de même leur chef. Il passera trois jours dans une petite salle, sans manger ni boire. Les soldats de l'armée étatsunienne le retrouveront en vie. Après ces événements et l'incendie de sa maison, la famille a choisi de partir de Bartella en août 2015, passant des camps de réfugiés à Erbil, avant d'aboutir à Amman, d'où ils attendent un visa pour atteindre les États-Unis.

Plus tard, Salam, notre traducteur, nous parle de ce qui est arrivé à une amie proche de sa famille, à Mossoul.

Alors qu'elle revenait de l'église en voiture avec son mari et leur petite fille, on les a interceptés. Quelques heures





10

plus tard, on a retrouvé l'enfant qui pleurait dans la voiture, avec ses deux parents assassinés devant elle. On les a enterrés dans un cimetière catholique à Mossoul. Il y a moins d'un mois, on apprenait que ce cimetière avait été vandalisé par Daesh : tous les corps ont été déterrés.

LA FOI OU LA TERRE

Cette famille vit à trois générations dans un appartement minuscule. Ils ont trois enfants (dont deux sur la [photo 7](#)), et le grand-père ([photo page couverture](#)) à charge.

À l'arrivée de Daesh, ils ont fui Mossoul pour Erbil, où ils trouvent refuge dans des caravanes, des portiques d'église ou des halls d'école. Leur histoire, pourtant unique, est semblable à tant d'autres.

Avec les jours qui passent, la famille espère le retour prochain à Mossoul. Mais, dissuadés par leurs amis de rentrer dans leur ville et refusant toute idée de conversion forcée, ils font le choix de s'exiler en Jordanie.

Leur foi aura la priorité sur leurs terres.

Aujourd'hui, ils vivent encore dans la peur de cette histoire passée. Ils n'ont jamais pu s'installer décemment dans leur appartement, dormant sur quelques semblants de matelas, à même le sol. Ils n'ont pas de chauffage ; le grand-père malade s'emmitoufle dans de vieilles couvertures.

Aucun des deux parents n'a évidemment le droit de travailler, ce qui complique l'accès aux soins, à l'éducation et aux biens de première nécessité comme la nourriture ou l'électricité.

La famille invite les chrétiens du monde à penser à eux et à prier pour eux afin qu'ils aient un avenir digne de ce nom. « Je ne vous oublierai jamais, dans ma tête et dans mon cœur », nous souffle le grand-père avant que nous prenions congé.

SMAKIEH, JORDANIE

Nous nous déplaçons ensuite à Smakieh, le dernier village chrétien de Jordanie. Nous sommes reçus dans la

paroisse latine d'Abouna Ibrahim. On y trouve plusieurs célébrations eucharistiques le dimanche dans des églises combles ([photo 8](#)), des messes dynamiques avec musiciens et un essaim de servants de messe.

Smakieh se situe à 120 kilomètres au sud d'Amman et a été érigé en plein milieu d'un désert aride. Dans ce bastion de la chrétienté, la situation n'est pas aisée pour les habitants. En effet, un fort taux de chômage incite les jeunes à quitter les lieux pour rejoindre Amman, ou même des pays étrangers.

Demandée depuis longtemps par les paroisses de Smakieh, une antenne de SOS-Chrétiens d'Orient a enfin pu voir le jour. Toutefois, d'autres communautés chrétiennes jordaniennes subissent les contrecoups de la situation complexe au Proche-Orient et attendent encore que SOS-Chrétiens d'Orient leur apporte du soutien.

Plusieurs fois par semaine, des réfugiés syriens des villages avoisinants viennent à Smakieh pour un après-midi en classe préscolaire ([photos 9 et 10](#)).



LE FERRONNIER DE TELESKOF

À 30 km de Mossoul, dans la plaine de Ninive, se trouve Teleskof. La ville, presque entièrement chrétienne, a été brièvement occupée par Daesh – soit 13 jours – et ensuite reprise par les soldats américains.

Ici, plusieurs jeunes chrétiens ne sont pas prêts à quitter leur pays ; ils veulent y construire leur avenir. Je suis apaisé de découvrir des jeunes courageux qui espèrent contre toute espérance.

Emman (**photo 11**), jeune ferronnier, me partage ce désir. Il aimerait que ses enfants grandissent dans le village de son enfance. Même s'il s'agit d'un futur incertain, il y croit. Pour Emman, après deux ans d'exil et d'errance au Liban, l'heure n'est plus aux cris et aux larmes, mais à l'espoir.

« Quand Daesh était ici, ma situation n'était pas bonne du tout, je ne me sentais pas en sécurité et, en plus, je n'avais pas de travail. Je suis donc allé au Liban, dans l'espoir d'obtenir un

visa étranger, avant de réaliser qu'en fait j'aimais mon pays, j'appartiens à ce pays. Je dois rentrer pour reconstruire mon pays. L'Irak est un pays qui appartient aussi aux chrétiens. Je viens d'une famille qui est chrétienne depuis plusieurs générations, mais pour moi, ce n'est pas seulement une tradition, c'est aussi une amitié qui se révèle dans la prière. C'est Jésus ! » ■



RENCONTRE

Martin Forgues
redaction@le-verbe.com



DES ÉCLATS D'OBUS DANS L'ÂME

Rencontre avec l'auteure Roxanne Bouchard

Photo : Avec l'aimable autorisation du caporal Nicolas Tremblay

La guerre est la plus grande faillite morale de l'Humanité, n'en déplaise aux faucons et aux fanatiques qui ont l'arrogance d'invoquer la volonté divine pour lancer leurs sanglantes conquêtes. On peut souvent entendre ces faux prophètes pervertir Matthieu 10,34 afin de justifier cette soif de sang et de pouvoir, donnant à ce passage l'allure d'un appel aux armes de la part d'un Christ qui, plus tard, demande pourtant aux hommes de s'aimer les uns les autres.

Comment le soldat peut-il garder foi en ce message de paix et d'amour du Christ au milieu des champs de ruines et de misère? Pire, la question doit se poser autrement: comment ne pas la perdre?

CROIRE... EN QUELQUE CHOSE

Rien dans le parcours littéraire de l'auteure Roxanne Bouchard ne la prédestinait à la relation qu'elle entretient aujourd'hui avec le monde militaire. Puis, une correspondance avec le caporal Patrick Kègle, déployé en Afghanistan en 2004 et en 2009, l'a plongée dans un univers qui, aujourd'hui, la passionne, tant elle y trouve une humanité qu'elle n'a jamais anticipée et qui a détruit tous les préjugés qu'elle pouvait avoir sur les soldats. Un véritable Klondike pour cette écrivaine, qui a publié deux ouvrages sur le sujet: *En terrain miné* en 2012 et *5 balles dans la tête* en 2017.

Et même si la question de la foi ne faisait pas partie des aspects explorés par l'auteure, elle s'est rendu compte, avec le recul, qu'elle n'est jamais bien loin.

« Dans leurs récits, les gars n'ont pas vraiment abordé la question de la foi, mais j'ai bien vu le besoin de croire en quelque chose », explique-t-elle.

On peut facilement en témoigner à la lecture des récits racontés par des vétérans de la guerre d'Afghanistan. Celui de l'adjudant Marco Vézina est probablement le plus éloquent. « Je voulais faire trente-cinq ans dans l'armée. Je suis allé trois fois en Bosnie et j'y ai cru. L'Afghanistan, j'y ai pas cru. Peut-être parce qu'il nous est arrivé trop d'affaires. Moi, j'ai vu toute mon équipe revenir blessée, traumatisée, chambardée physiquement et mentalement par cette guerre-là. C'est ça que ça fait, la guerre; ça t'amène dans tes racoins les plus noirs. »

Déployé en Afghanistan en 2009, Marco Vézina a vu la mort de près. Une de ses soldates, la cavalière Karine Blais, est morte à la mi-avril, à peine débarquée à Kandahar.

Elle avait 21 ans.

« Penses-tu vraiment que j'avais quelqu'un à sauver, moi, là? La grande mission en Afghanistan! Mon œil! Je suis allé là parce que j'étais militaire, pis je suis resté jusqu'au bout parce que c'était ma job, pis pour prendre soin de mon équipe. Pis après que Pat pis Martial aient sauté, pis que Karine soit morte... J'ai pu eu envie de rien pour l'Afghanistan! »

— Adjudant Marco Vézina
(tiré du livre *5 balles dans la tête*, de Roxanne Bouchard, p. 271)

Cinq ans après son retour au Canada, l'adjudant Vézina était libéré des Forces canadiennes.

Une expérience qui hantera l'adjudant toute sa vie.

UNE LUMIÈRE DANS LES TÉNÉBRES

Mais comme le chantait Leonard Cohen dans la magnifique *Anthem*, toute chose possède une brèche par laquelle entre la lumière. En Afghanistan, le nihilisme ambiant n'a pas séduit tous les soldats, ce qu'on peut constater à travers le récit de la soldate Daisy Carrier, sœur d'armes de Karine Blais.

« Adjudant Carrier, j'ai une question... [...] Elle est où, Karine ?

— Elle est morte.

— Non, adjudant Vézina, je vous demande... Est où, Karine Blais ?

— Karine Blais est morte, Daisy. Elle a été soufflée par l'explosion. »

(Tiré du livre *5 balles dans la tête*, de Roxanne Bouchard, p. 190)

« Quand j’suis rentrée dans la tente, j’mesuis aperçue que quelqu’un avait ramassé les effets personnels de Karine. [...] Y’avaient pas ôté la Sainte-Vierge que Karine avait dessinée. Y devaient pas savoir c’était à qui. J’l’ai gardée pis, plus tard, je l’ai envoyée à sa mère. »

Cet épisode a particulièrement touché Roxanne Bouchard, et sa conclusion exprime parfaitement ce rapport complexe avec la foi au milieu d’un champ de bataille.

« Pis m’a te dire de quoi : avant, j’croyais pas à grand-chose – le spirituel pis ces affaires-là, de Sainte-Vierge, ça me disait rien pantoute. Mais à c’t’heure, je me surprends à prier, moi aussi. » ■



Roxanne Bouchard,
5 balles dans la tête.
Récits de guerre.
Éditions Québec Amérique,
2017.

CRISE DE FOI

Situé au milieu de la ville de Kandahar, en Afghanistan, le camp Nathan Smith essuie de nombreux tirs de mortier et de roquettes sur une base hebdomadaire – des attaques nocturnes ponctuelles, aléatoires et imprévisibles. Une nuit d’août 2007, la trajectoire d’une roquette est passée à travers une tour de surveillance sans, miraculeusement, tuer ou blesser les soldats qui y étaient postés. Quelques mois plus tard, une autre a pénétré les combles d’un des bâtiments et a traversé la chambre du commandant du camp avant d’aller s’écraser dans le couloir, sans exploser.

Pourtant, la chapelle improvisée où l’aumônier officie chaque dimanche reste déserte de semaine en semaine, exception faite de Noël et, plus tragiquement, des cérémonies funèbres qui se sont comptées par près de 160 fois au cours de la guerre qui a mené jeunes hommes et femmes à combattre dans le sable de l’Afghanistan – des cérémonies où la présence était obligatoire.

C’est au milieu de ce désert spirituel que je me suis perdu au cours des sept mois passés à la guerre dans ce pays aux paysages extraterrestres et que même le temps semble avoir fui.

Trente semaines qui n’ont qu’exacerbé le rapport complexe que j’ai toujours entretenu avec ma propre foi.

De nombreuses fois, en roulant sur les routes les plus dangereuses du monde, protégeant les convois qui se déplaçaient

de base en base, nous avons cru que notre heure allait sonner à chaque signe évident de la présence d’une bombe improvisée – taches de bitume frais, marqueurs sur le bord de la route. Par chance, jamais notre véhicule n’a sauté sur un de ces engins de mort, mais nous sentions kilomètre après kilomètre la pointe de cette épée de Damoclès qui s’appuyait sur nos casques.

Je pense à tous ces frères d’armes perdus, tombés sur le champ de bataille, la civière posée sur le sable de Kandahar comme dernier lit. À Himayatullah, un de nos interprètes, mon ami, tué dans une embuscade tendue par les talibans.

C’est un sentiment de faiblesse spirituelle et de l’ironie que de constater que les Afghans, malgré des décennies de guerre sans fin palpable et tous les civils morts sous les bombes, gardaient en Dieu une foi inébranlable.

Cette fin de mission allait se clôturer par un attentat-suicide au bazar de Kandahar City – cent morts, cent blessés. À ce stade, j’avais cessé de compter. Deux jours plus tard, je quittais l’Afghanistan, la mort dans l’âme, qui avait, du moins un temps, eu raison de ma foi.

Cette foi, je l’ai retrouvée quelque part sur les sentiers du pèlerinage de Saint-Jacques-de-Compostelle l’été suivant ; mais, à ce jour, elle persiste à me ténasser. **(M. F.)**

ON N'EST PAS DU MONDE, MAIS ON EST DANS LE MONDE

LeVerbe



ABONNEZ-VOUS À LA REVUE LeVerbe

VISITEZ LE SITE WEB

le-verbe.com

ÉCOUTEZ-NOUS À LA RADIO



TOUS LES LUNDIS

9 h Radio VM
17 h Radio Galilée



Québec
90,9

Beauce
102,5

Saguenay-Lac-Saint-Jean
106,7



Montréal
91,3

Victoriaville
89,3

Trois-Rivières
89,9

Sherbrooke
100,3

Rimouski
104,1